

IL Y A EN FRANCE
117 hommes qui se tuent
pour la jouissance d'un seul.

LE TRAVAILLEUR,

PAR LA

Celui qui n'est pas avec nous
est contre nous.

Mère Duchêne

AN I^{er} DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE.

Bureaux provisoires : 2, rue de la Fontaine Saint-Marcel. — Les articles envoyés au journal doivent être signés. (affranchir.)

Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr., 6 mois, 4 fr., 3 mois, 2 fr.; la Province, 12 fr., 6 fr., 3 fr.; l'Étranger, 20 fr., 10 fr., 5 fr.

AVIS AUX CRIEURS.

Le succès qu'a obtenu la *Mère Duchêne* nous oblige de créer plusieurs dépôts dans Paris. — Ainsi donc, à partir du 2 juin, les crieurs pourront se procurer, à la première heure du jour, des exemplaires du journal aux adresses suivantes :

A l'imprimerie, rue de la Harpe, 90;
Au Dépôt, rue Copeau, 51;
Chez le citoyen Cheradain, rue du Croissant, 44;
id. Lejeune, rue des Vieux-Augustins, 42;
id. Rindy, rue Bergère, 14;
id. Cailleteaux, rue de la Verrière, 33;
Au Bureau, rue de la Fontaine-Saint-Marcel, 2.

SOMMAIRE : Correspondance amoureuse et politique de la *Mère Duchêne* au Père Duchêne. — Séance de l'Assemblée nationale. — Candelabres et billards. — Elections, morbleu. — Lescumulars. — Les oreilles d'âne. — L'égalité et Lamartine. — Nouvelles et faits divers. — Théâtres.

PARIS, 2 JUIN.

CORRESPONDANCE

Amoureuse et politique de la *Mère Duchêne* avec le Père Duchêne.

Mon vieux bougon,

Je t'ai connu dans un temps, impitoyable pour les cuistres de la royauté; ton langage ferme, ta plume acerbe, ton style vrai et satirique, ont plus d'une fois rajeuni mes idées. — En te voyant ainsi marquer d'un fer rouge, la face des voleurs politiques, j'ai senti réchauffer mon vieux sang, tiédi par la captivité et les privations. — Pourquoi donc aujourd'hui te refroidir toi-même? — Te sentirais-tu si vieux après trois mois de République, que ton bras s'affaiblit et que ta plume s'émoussât? — Père tant-pire, on vieillit vite, fort vite, dans une atmosphère corrompue, viciée par la tartufferie; mais quand tu verras la *Mère Duchêne* en colère, j'espère bien que tu reprendras le stygmate pour en frapper les traîtres et les balayures de cour. — Crois-moi, il vaut mieux être le bourreau de l'infamie que d'être son esclave en acceptant ses décrets. — Marche donc, ou bien je casse mon sabot sur le pot au noir politique.

Vois donc, vieux mal-content, combien ta verve doit être excitée par le commerce de platitudes parlementaires et anti-sociales que l'on vend et que l'on distribue même gratuitement, à tous les mercenaires du vieux monde. — Peux-tu penser que la race humaine, faible comme elle est, puisse tenir longtemps dans ce cahos immonde que l'on appelle civilisation? — Va, je te le répète, les fils d'Eve sont des malheureux, malheureux parce qu'ils forment des castes, et ces castes sont d'infâmes monstruosité avec lesquelles on tue tout esprit de charité et de fraternité. — Ainsi, vous avez vu combien l'aristocratie financière a commis d'iniquités pour se fonder; vous savez qu'elle a tout renié : père, mère, famille, frères, etc. — Vous savez qu'elle a fait

plus encore, dans sa soif insatiable de l'or; elle a tué, dénaturé les lois de Dieu, crucifié Jésus et anéanti sa constitution : le plus grand légiste des temps, le plus honnête républicain, le plus grand comme le plus sincère démocrate, est mort ignominieusement en leur pardonnant.

Tant de crimes sont restés impunis, et je n'ose calculer quand finira l'esclavage qui pèse sur le peuple déshérité par une atroce spoliation, et abruti par un travail dégradant. — Malheur, trois fois malheur!

Un souffle infernal a donc passé sur la France après cette rosée de sang, rosée qui devait régénérer le monde, parce que les frères du Christ, morts pour la liberté sous le fer des séides, avaient compris seuls cette sainte mission, laquelle devait enfin faire d'un peuple divisé un peuple de frères? — Oui, un souffle a passé, un souffle sorti des poitrines égoïstes; — depuis, Satan est sur la brèche, convoitant sa conquête. — Et Satan qu'est-il? — L'exploiteur.

Oh! je me souviens encore du 25 février! — ce jour-là, pour mieux apaiser la colère et la faim du peuple victorieux, chacun lui tendait la main, chacun promettait de l'aider en frère, en ami... Puis?... Puis, quand chacun est revenu de sa stupeur, que le peuple s'est donné de nouveaux maîtres, on lui rit au nez; et aujourd'hui, les affamés des ateliers nationaux, sont menacés des baïonnettes bourgeoises et des canons-Bugeaud s'ils ne veulent se passer de manger!...

Au nom du peuple souverain et pour sa grande gloire, ils devaient, ces faiseurs, organiser le travail, assurer l'existence des familles ouvrières, proclamer l'égalité absolue des droits, la liberté individuelle garantie de tout arbitraire, la liberté d'association, la liberté des opinions, la liberté de la presse, la liberté des cultes, enfin tous les droits de l'homme et du citoyen, en établissant une constitution; garantir des secours publics à l'infortuné, au vieillard, à l'infirme; — donner une instruction égale à tous; — répartir les impôts sur le luxe et la richesse, etc., etc. — Qu'ont-ils fait? — Dès le 17 avril ils usurpent au peuple sa souveraineté en le faisant descendre en armes dans la rue, parce qu'ils craignent de se voir chasser du pouvoir par des républicains austères, qui s'aperçoivent que déjà tout est changé dans les allures des gouvernants; et ceux-ci, pour sauver leurs peaux et leurs portefeuilles, crient à tue-tête : — *A mort les communistes! à mort les incendiaires!* — L'organisation du travail tombe en eau de boudin, attendu que nos seigneuries Lamartine, Garnier, Marie, Crémieux, Marrast, ont le ventre plein et roulent carrosse en principicules. — Quelques jours après, le peuple trompé et exploité par la bourgeoisie, nomme des représentants et au lieu d'avoir des hommes pour régénérer l'ordre, il sort de l'urne... des royalistes et des cœurs tarés. — Adieu donc la souveraineté du peuple, — les commis de la nation se déclarent, non plus nos mandataires, mais les maîtres; — en moins de quelques jours ils nous en donnent une preuve flagrante et violent la loi sur la liberté individuelle en faisant emprisonner des hommes qui refusent de faire comme eux. — Et dire où tout cela nous conduira, cela n'est pas difficile; — tout cela nous conduit à la réaction, au règne de la violence et de l'arbitraire, et mal venu sera le mécontent qui s'en plaindrait.

A présent que les baïonnettes bourgeoises fonctionnent à faire envie à des municipaux, il n'y a plus rien à es-

pérer du symbole démocratique : *Liberté, Égalité, Fraternité*; il ne faut plus compter sur la banque d'escompte nationale : l'argent de cette caisse n'appartient qu'aux riches bourgeois; nous n'avons rien à espérer, si ce n'est honte et misère!

Tu le sais, vieux camarade, on pouvait fonder des ateliers de toute espèce, et forcer ainsi l'industriel à associer propriété et capitaux au travail; — mais du diable si nos paillasses politiques montent sur des tréteaux pour servir le public! — ils sont trop affamés d'or, trop misérables pour vouloir le bonheur des masses.

Ainsi donc, tû le vois, le peuple est volé, *archi-volé*; — il a pour lui, comme ci-devant, la perspective d'aller mourir à l'hôpital ou dans un dépôt de mendicité, s'il n'est tué avant dans les maisons de correction.

Voilà la situation, vieux, et si la *Mère Duchêne* est *bougremment* en colère, c'est qu'elle s'aperçoit que tu ne l'es plus autant. Tu es indignement exploité par de vils menteurs. Les Barbès sont traqués et jetés dans des casernes, parce qu'ils ont proposé dans une Assemblée égoïste, une taxe extraordinaire sur les grugeurs du peuple; parce qu'enfin ils ne veulent pas que le peuple souverain soit maltraité par un cosaque comme Dupin.

Je le répète, la *Mère Duchêne* n'est pas contente et ne peut confier tout d'iniquités.

Maintenant faut-il que j'en croie la vindicte publique? — On dit, vieux pendar, que tu t'es laissé séduire par les beaux yeux d'une altesse dite *républicaine*. — On dit même que, foulant aux pieds la liberté, seul bien de la vie, tu es devenu l'esclave d'une Dulcinée au cœur noir comme tout ce qui sent l'aristocratie : — la peur. — Vieux brouillon de ménage, si cela était, sache bien qu'à ton âge, tu serais le plus misérable des hommes, et fais bien attention que la *Mère Duchêne* serait capable d'arracher les yeux rouges de ta poupée politique.

Si encore tu te laissais enjoler par les filles du peuple, on te le pardonnerait, vieux scélérat, mais par ces langues dorées de bourgeois déçrotées, qui puent la viande humaine, fi donc, vilain, monstre d'homme! oublies-tu que la sueur du pauvre a humecté les lèvres que tu baises? Oublies-tu qu'il n'y a qu'une femme que tu dois aimer aujourd'hui? — L'indépendance.

Prouve-moi donc que ces cancanes sont faux en faisant ta cour au peuple, ce père de la force, de la richesse et de la puissance. — Jette ta princesse dans le papier aux ordures, sinon la *Mère Duchêne* se divorce, de par les crétins qui veulent nous faire des lois pour eux.

Je t'attends prochainement pour aller boire du vin à quatre sous avec nos fils des ateliers nationaux.

Corbleu! allons-y tous

Boire du vin à quat' sous! (bis.)

Tout à toi, vieux bribe,

LA MÈRE DUCHÊNE.

Ce 2 juin 1848.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Dans la séance du 30, le citoyen Paul Sevaistre, un maître manufacturier, déblatère de nouveau contre les ateliers nationaux; le citoyen Joigneaux lui répond en rappelant au gouvernement sa promesse de garantir le travail; le citoyen Michaux appuie le citoyen Joigneaux. A la suite de quelques paroles du citoyen Trélat, on adopte un décret sur ces ateliers contre lequel se révolte toute dignité humaine.

Dans la séance du 31 mai, après des interpellations sur l'horrible massacre de Naples, qui amènent peu d'éclaircissement de la part du citoyen ministre des affaires étrangères, on lit une demande dûment en forme d'autorisation, à l'effet d'arrêter et de poursuivre le citoyen Louis Blanc, comme complice de l'attentat du 15 mai. Après cette lecture, plusieurs représentants prennent la parole pour déposer en faveur de Louis Blanc. Il paraît constant dès cette heure que le citoyen Louis Blanc est resté à sa place, sur son banc, l'un des derniers; que ce n'est que sur l'invitation du président Buchez et dans l'intérêt de l'Assemblée qu'il s'est rendu sur le péristyle et qu'il a harangué la foule; que, dans son discours, il n'a fait entendre que des paroles de conciliation et de respect pour l'Assemblée. Pourtant, il est décidé qu'une commission de 18 membres sera nommée pour examiner s'il y a lieu ou non d'accorder l'autorisation.

La Presse est-elle libre? Telle est la question que la *Mère Duchêne* croit devoir adresser aux journalistes de la capitale, attendu que des menaces lui sont faites par l'autorité, qui a pour maître un royaliste: — *monseigneur Portalis*.

Nous attendons avec courage que l'on ait l'audace de nous le dire à la face du ciel.

CANDELABRES ET BILLARDS.

Sacrebleu! quel luxe somptueux, étourdissant, écrasant, pour loger des républicains! Ils sont cinq au palais du Luxembourg, et les meubles de l'ancienne chancellerie n'ont pas été trouvés d'assez bon goût pour les nouveaux commis de la république, et le Palais national, les Tuileries, Vincennes et Saint-Cloud, ont prêté leurs bronzes, leurs candélabres, leurs tableaux, leurs tables de jeux, leurs rideaux, leurs tapis, leurs flambeaux, leurs lits, tout le mobilier que le monarque avait disposé dans ses demeures royales, sont venus s'entasser dans un seul palais de la nation, pour la jouissance exclusive de la Commission exécutive. Quel faste et quel sybaritisme! Comment! vous qui, au 24 février, vous êtes emparés d'un pouvoir qui trébuchait contre des barricades, ne l'auriez-vous fait que dans l'espoir de devenir bientôt rois par le luxe, rois par le bien-être, et d'exploiter à votre profit la révolution? Si telle a été votre espérance, consuls, si vous ne croyez pas qu'il est nécessaire de s'occuper exclusivement des affaires du peuple; si vous pensez que ceux qu'il a bien voulu laisser à sa tête n'auront pas d'autres occupations que de sabler du champagne, de fouler de moelleux tapis, ou de jouer sur les magnifiques billards trouvés dans l'ex-appartement de l'ex-duc de Montpensier, votre illusion et vos plaisirs ne seront pas de longue durée! Nous ne laisserons pas gaspiller nos fonds par des hommes qui ont volé un masque républicain, et vous aurez beau encombrer l'Ecole militaire de cartouches et de munitions de guerre; vous aurez beau faire arrêter tous les vrais démocrates; vous aurez beau attiser les passions des représentants par des décrets de mise en accusation; vous tomberez le jour où le peuple sera convaincu que vous avez voulu le pouvoir pour vous endormir dans les délices de Capoue.

Elections! Elections morbleu!

Encore une fois, les intras cherchent à exploiter le peuple par des promesses et des circulaires plus ou moins fastidieuses; — ce sont les Flottard et la clique du *National* qui ont l'insolence et l'audace de surprendre la religion du public. — Que ceux qui ne connaissent pas les âmes tarées et cupides, se défient, car les sangsues-budgétaires, et les voleurs vont se mettre en campagne pour extorquer les votes par leur langage machiavélique. Que chacun y prenne garde, — il y va de l'honneur du pays, de l'avenir et de l'existence de la République. — Gare donc, à ces moralistes à gages,

à ces âmes damnées du despotisme!

La *Mère-Duchêne* n'est pas un programme; pauvre et incorruptible, elle n'entend pas défendre ou proclamer des hommes, — mais, fidèle à ses principes de démocratie, à son origine populaire, elle veut que, si la France tient à éviter le brocantage et peut-être sa ruine, son peuple choisisse des mandataires dignes de lui.

D'abord, elle voulait rester neutre, dans l'espoir que cette *Assemblée nationale*, convaincue de son impuissance et de son inertie, entonnerait un beau jour, un *Requiem*, et s'en irait vendre du poivre et de la mélasse dans le pays des plaintes royales.

Puisqu'il n'y a rien à espérer, et que nous devons traîner encore le *boulet républicain*, fabriqué par nos satisfaits, arborons un drapeau, reconnaissons des chefs, afin qu'au jour des luttes, nous puissions être prêts à vaincre ou mourir avec eux.

Voici les noms de ceux qui doivent être élus par les suffrages de nos frères, de ceux avec qui nous entendons combattre pour le triomphe de la devise sacrée: *Liberté, Egalité, Fraternité*.

Caussidière.
Pierre Leroux.
Proudhon.
Raspail.
Thoré.
Cabet.
Kersausie.
Ch. Lagrange.
Savary (ouvrier).
Adam (*id.*).
Mallarmet (*id.*).

Avec de tels hommes, frères, la société se régénérera, et la France deviendra la mère des nations, et vous le peuple de Dieu.

LES CUMULARDS.

Nous continuons nos archives historiques du cum ul.

M. MIONET.

Direction des archives du ministère des affaires étrangères,	25,000 fr.
Logement (un palais!),	6,000
Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales (titre non reconnu par la loi constitutive de l'Institut),	6,000
Membre de cette Académie,	1,800
Rédacteur du Bulletin de la même Académie.	2,000
Rédacteur du <i>Journal des savants</i> ,	1,500
Total,	42,300 fr.

L'EGALITE ET LAMARTINE.

N'est-il pas honteux de voir, que le pauvre, honnête et méritant, sera toujours exclu des emplois parce qu'il n'aura pas à donner à l'état un misérable cautionnement? — O vous! qui prétendez gouverner les hommes, je vous en prie, allez donc garder les porcs, c'est là tout ce que vous pouvez faire de mieux. — Comment! c'est à l'argent que vous confiez l'argent plutôt qu'à la probité, à l'honneur? — Vous êtes fous, hommes du jour, fous comme ceux d'hier. — Vos poètes, vos philosophes, vos moralistes, vos publicistes, n'ont jamais lu Lafontaine, sans doute, car ils se seraient rappelé la fable des *animaux allant en ambassade*. — Or, s'ils ne s'en souviennent pas, je dois leur dire: Que l'argent confié à l'argent, doit faire des petits, c'est-à-dire: que le dépositaire doit être généralement voleur à force d'être tenté par le diable, et en escamotant la *grenouille* il ne fait qu'engager son cautionnement et non l'honneur.

LES OREILLES D'ANE.

Nous recevons des citoyens Etienne, Menier et Dumas, gardes nationaux de la 12^e légion, 4^e bataillon, 6^e compagnie, une lettre par laquelle, ils prient la *mère Duchêne* d'allonger un peu les oreilles à un certain

adjudant sous-officier de la légion, que l'on dit être le secrétaire de l'état-major. — Ce matamore, à ce qu'il paraît, s'est permis de traiter de *mendicants* quelques ouvriers des ateliers nationaux qui descendaient de garde et venaient dans son bureau faire viser leurs billets de garde. — Nous invitons ce *monsieur* à être, à l'avenir, plus poli avec nos ouvriers, sinon la *mère Duchêne* se mettra en colère et pourra le mettre à la raison par des voies polies et légales.

NOUVELLES et FAITS DIVERS.

La 1^{re} légion de la garde nationale de Paris a pris une mesure ainsi conçue: « Les ouvriers seront libres de rendre leurs armes, s'ils n'ont pas l'intention de faire leur service dans la garde nationale. » Hé bien, nous, nous disons: 1^o que la 1^{re} légion n'avait pas le droit de prendre cet arrêté; 2^o que les ouvriers n'ont pas le droit de refuser de faire leur service dans la garde nationale; 3^o que cette imputation aux ouvriers est une calomnie; 4^o que c'est là un signe évident de réaction, une manière hypocrite d'écarter les ouvriers de la garde civique et de les désarmer.

Nous engageons donc les ouvriers à remplir leur devoir et à ne pas user de la permission des gros bonnets de la 1^{re} légion.

Voici la liste des candidats appuyés par le journal *l'Atelier*: Duras, Martelet, Rampal, Goudchaux, Delestre, Danguy, Pascal, Gilland, Leroy, Bérard, Guyot, Adam, Changarnier, Schælcher, Etex, Flottard. — Les Buchezistes ne s'oublient pas, comme on voit. Nous voudrions bien savoir ce que MM. Martelet, Rampal, Gilland, Leroy, Etex, ont fait pour la patrie. — Il est temps enfin de jeter un peu d'eau froide sur l'ardeur de ces sociétaires qui, sous prétexte de dévouement, savent faire jouer à merveille tous les ressorts de la camaraderie, et sous prétexte de libéralisme, nous plongeraient volontiers dans les plus épaisses ténèbres de l'obscurantisme religieux.

On décrète d'arrestation le citoyen Louis Blanc. — On affiche insolemment sur les murs de la capitale la candidature de l'ex-prince de Joinville. — On traite les ouvriers des ateliers nationaux comme le czar traite ses cosaques. — Le ballon est lancé, n'est-ce pas? Hé bien, nous verrons. Nous avons du sang dans les veines, des convictions au cœur, et un courage inexpugnable. Et vous?

THÉÂTRES.

Nous croyons rendre service aux travailleurs et aider à leur moralisation, en surveillant les ouvrages des théâtres populaires: nous accorderons donc une place au compte-rendu des pièces qui nous paraîtront utiles et sérieuses, et nous ferons connaître les théâtres qui se préoccupent d'offrir à leurs abonnés des soirées agréables et moralisatrices.

Nous parlerons prochainement du théâtre du *Luxembourg*, où nous avons d'anciennes connaissances, et dont l'habile directeur fait les sacrifices les plus larges, pour remplir chaque soir sa jolie petite salle.

A. M.

La *Mère Duchêne* s'occupera prochainement de l'organisation du travail.

AU GRAND MONTESQUIEU.

Nous recommandons à nos lecteurs les beaux magasins d'habillements confectionnés du citoyen Lebrun, rue Montesquieu, 7.

Nous nous sommes assurés de la beauté et de la bonté de ses marchandises, et nulle part on ne trouvera des prix plus modérés, et plus de politesse et de complaisance dans le personnel.

L'un des Rédacteurs: C^{te} VERMASSE dit Mitraille.

Paris.—Imp. d'Éd. Bautreche, rue de la Harpe, 90.